

LE CHEMIN VERS L'INSERTION

L'ACTUALITÉ DU HANDICAP
ET DE L'EMPLOI

AVRIL/JUIN 2015

FOCUS SE RECONSTRUIRE PAR LE SPORT

P.11



DOSSIER

Jean-Christophe Buisson :
L'épilepsie, une blessure invisible

P.5



TÉMOIGNAGE

Olivier Ducruix : « La musique est toute ma vie. »
P.3

DOSSIER

Une Fondation sur l'épilepsie pour faire avancer la recherche et pour aider les familles.
P.4

L'épilepsie : une blessure invisible.
P.5

TÉMOIGNAGE

Mes trois clés vers le chemin de mon insertion : Je me soigne, je me bats et je m'entoure.
P.6

INITIATIVES

Ipsen s'engage au côté de Clubhouse France.
P.7

HOMMAGE

Guy Crescent : un bâtisseur hors normes.
P.8

FOCUS

CSINI : Sport et reconstruction.
P.11

SECTEUR PROTÉGÉ

ISOR lance son premier cercle de curiosité.
P.12

L'Apei met en avant la créativité.
P.12

COMMUNIQUÉ

HandiEM : les entreprises du médicament se mobilisent.
P.13

ÉVÈNEMENT

Louis Soutter et Victor Hugo : deux hommes, deux destins.
P.14

28^{ème} Edition du prix Turgot récompense le meilleur livre d'économie financière.
P.14

ÉDITO



Les maladies neurologiques comme les maladies psychiques font partie de ce que l'on appelle le handicap invisible. Elles revêtent bien sûr des réalités distinctes, propres à chacune d'elles.

Dans ce numéro, nous aborderons l'épilepsie. Une maladie invisible, mais aux conséquences douloureuses et qui touche un demi-million de personnes en France. Parmi les personnalités atteintes d'épilepsie, l'écrivain russe Dostoïevski aura contribué à faire connaître la maladie au travers de ses personnages. Mais combien de lecteurs auront pressenti qu'il parlait de son propre handicap ? Peu, sans doute...

Dans ces pages, nous évoquons également les maladies psychiques qui touchent une personne sur cinq au cours de la vie. Elles représenteront à l'horizon 2020 la première cause de

handicap dans le monde selon l'Organisation mondiale de la santé.

Vous découvrirez aussi, dans ce numéro, le témoignage de Louis qui explique, avec ses mots, ce qui se cache derrière le terme stigmatisant de « schizophrénie ».

Face à un réel besoin, de nouvelles initiatives émergent. Le Clubhouse Paris, lieu d'entraide de jour, accueille des personnes avec un handicap psychique dans le but de les réinsérer.

Rappelons aussi que le handicap vient parfois faire émerger une créativité différente, évocatrice et visionnaire. C'est le cas de Louis Soutter, artiste suisse exposé à la Maison Victor Hugo, à Paris, considéré comme « malade » en son temps. Aujourd'hui, en devenant un artiste majeur du XX^e siècle, son talent est enfin reconnu.

Créer des structures d'accueil, promouvoir un élan associatif, fédérer des actions communes entre les associations, les entreprises et le monde institutionnel sont autant de voies nécessaires à la réinsertion des personnes.

Le président de l'Unafam, Philippe Charrier, prête ici sa voix à la défense de cette cause qui sera l'un des grands enjeux des années à venir. Espérons qu'elle soit entendue et suivie d'actes.

Bonne lecture,

Cécile Tardieu-Guelfucci
Directrice de publication et de rédaction

LE CHEMIN VERS L'INSERTION

6, rue Paul Escudier - 75009 Paris
tél. : 01 44 63 96 16
mail : contact@chemin-insertion.com
www.chemin-insertion.com

Directrice de publication et de rédaction :
Cécile Tardieu-Guelfucci
Rédactrice : Victoire Stuart
Secrétaire de rédaction : Bernard Joo
Conception & réalisation : Thierry Chovanec

Chemin N°11
Avril-Juin 2015

Photo de couverture : © Armée de Terre
éditeur : sarl Tardieu communication
ISSN 2257-7289

Dépot légal à parution

Imprimeur : ESTIMPRIM - Montbéliard

Ceproduit est issu de forêts gérées durablement et de source contrôlées.

Publication gratuite
Ne pas jeter sur la voie publique

Reproduction d'articles ou photos sans le consentement de l'éditeur est interdite

LA PAROLE À :

PHILIPPE CHARRIER,
DIRIGEANT DE SOCIÉTÉS,
PRÉSIDENT DE L'UNAFAM ET DE CLUBHOUSE FRANCE



En France, deux millions de personnes vivent avec un trouble psychique grave ; ces maladies représentent la deuxième cause d'arrêt de travail. Ces troubles sont source d'incompris, de tabous et de préjugés alors qu'ils peuvent affecter chacun d'entre nous. Il est important de rappeler qu'une personne en situation de handicap psychique ne se réduit pas à sa maladie ! Tout être a des talents qui peuvent s'exprimer si l'opportunité se crée.

En tant que dirigeant, j'essaie de passer un message pour faire comprendre que l'entreprise est un des facteurs favorisant le rétablissement de ces personnes. Parallèlement, il est à mon sens essentiel de mettre en place des partenariats tripartites pour optimiser le chemin de l'insertion, entre les employeurs potentiels, les personnes souffrant de troubles psychiques et les associations telles que l'Unafam (que je préside) et Clubhouse France (que j'ai fondé).

Grâce à tous ceux qui se mobilisent, pas à pas nous pourrons vaincre l'isolement de ces personnes, faciliter leur insertion sociale et professionnelle, et lutter contre la stigmatisation. Rejoignez-nous !

OLIVIER DUCRUIX : « LA MUSIQUE EST TOUTE MA VIE »

Olivier Ducruix est un homme heureux qui mène simultanément deux vies. Dans l'une, il est chanteur-interprète et se produit en concert en France, dans l'autre, il est responsable du centre de compétences en accessibilité numérique au sein du groupe Orange. Cet équilibre lui vaut un épanouissement sur le plan personnel et l'aide à concilier une vie professionnelle avec sa passion : la musique. Malgré son handicap visuel de naissance, il a su surmonter tous les obstacles pour réaliser son désir le plus ardent, chanter et monter sur scène.

Le handicap visuel a-t-il influencé votre créativité ?

Olivier DUCRUIX : Il fait partie de ma vie. Sans le handicap, je n'aurais sûrement pas la soif d'écrire ni de composer. Il m'a compliqué la tâche pour apprendre le répertoire.

Je pense aussi qu'il m'a apporté une sensibilité qui traduit ma fragilité. Je suis dans les sensations en permanence. Je ne parle pas de la cécité dans mes chansons, sauf dans mon premier album, il y a dix ans. Dans la chanson, « Donne-moi des yeux », j'ai voulu remercier ceux qui participent à la guérison, et donner de l'espoir à ceux qui attendent comme moi que la recherche aboutisse. Ma vue s'est dégradée petit à petit. Vis-à-vis de la loi, je suis non-voyant, mais en réalité je vois des couleurs, de la lumière et des silhouettes. Je crois, à terme, dans les progrès de la recherche médicale et je pense revoir mieux un jour par compensation technologique.

Comment est née votre passion de la chanson ?

O. D. : Au départ, le moteur qui m'a poussé à écrire, à interpréter c'est le plaisir et l'envie. Ce n'était pas une décision consciente, c'est venu tout seul. À l'adolescence, j'ai voulu apprendre la guitare pour m'accompagner et chanter des chansons que j'adorais et que je connaissais par cœur. Comme celles de Brassens ou de Renaud. Quand j'ai commencé à gratter ma guitare, j'ai cherché très vite à y mettre des mots. La chanson c'est pour moi l'harmonie entre une mélodie et un texte. Tout est lié.

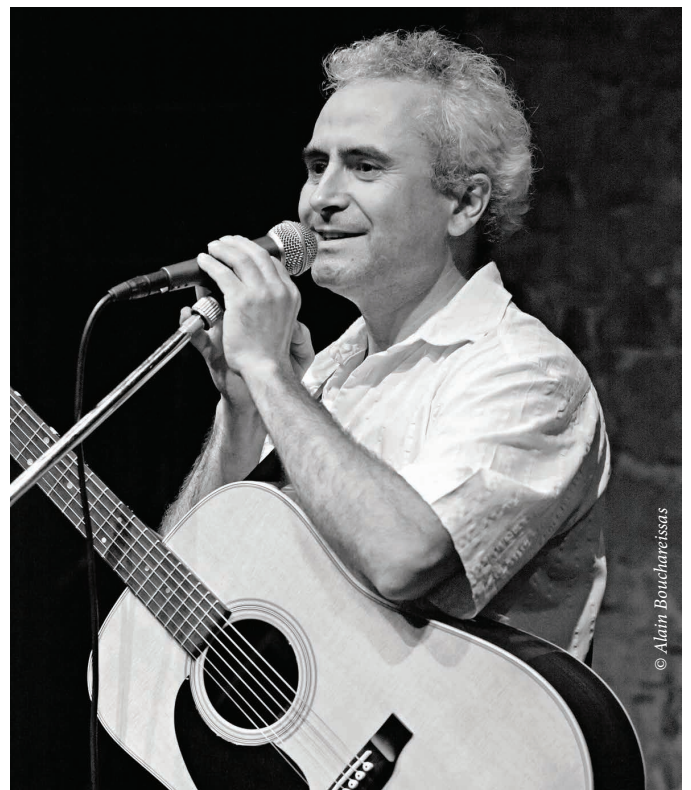
Écrivez-vous des poésies ?

O. D. : Non. Même si je trouve que la poésie est plus noble qu'un texte de chanson.

Ce n'est pas parce que l'on écrit que l'on est un poète. Au travers de mes textes, je veux transmettre des émotions, des idées, rien d'autre. Et puis, mettre des poèmes en chansons n'est pas toujours une réussite. Cela fonctionne avec des auteurs comme le poète Aragon, parce qu'il y a de la musique dans ses mots.

Quelle richesse puisez-vous chez les poètes ? Lesquels préférez-vous ?

O. D. : Chez Baudelaire, en particulier dans « Les Fleurs du mal » comme chez Victor Hugo, ou Aragon, je retrouve la force de l'écriture, la liberté. Ils arrivent à dire des choses que l'on n'est pas capable de dire. Créer est difficile. Dire le plus possible qui l'on est, qu'elles sont ses valeurs... C'est cela la démarche de la création.



Olivier Ducruix en concert.

Y arrivez-vous aujourd'hui ?

O. D. : Je ne sais pas. Dans mon nouvel album, « La lune boit », les textes sont plus épurés, plus courts. J'essaie d'aller à l'essentiel, dire avec le moins de mots. Les thèmes sont toujours les mêmes depuis le début, la vie, l'amour, les femmes. J'écris aussi sur des thèmes de société qui me touchent. Ce monde me révolte souvent, mais je reste un éternel optimiste. J'ai besoin de l'écriture ; elle est thérapeutique.

Quel est votre meilleur souvenir sur scène et dans l'écriture ?

O. D. : Difficile à dire... Dans l'écriture, c'est peut-être lorsque j'ai écrit « Hommage à un géant », en hommage à Éric Tabarly. Le refrain que je n'avais pas terminé m'a obsédé pendant des mois. Et puis soudain, un dimanche matin, les deux phrases manquantes me sont apparues, c'était génial ! Sur scène, mon meilleur souvenir, c'est quand je communie avec le public. Lorsqu'il tape dans les mains ou chante avec moi.

Quels sont vos projets cette année ?

O. D. : Je ne faisais plus de concerts depuis un an et demi, car je travaillais cet album.

Il sortira au mois de mai. Avec mes deux musiciens, on a prévu de faire une dizaine de concerts cette année.

Et en 2016 ?

O. D. : Je vais consacrer une partie de mon temps à ma passion. La musique est toute ma vie. C'est là que je m'exprime et que je suis heureux.

Retrouvez Olivier Ducruix sur site : www.olivierducruix.com

UNE FONDATION SUR L'ÉPILEPSIE

POUR FAIRE AVANCER LA RECHERCHE ET POUR AIDER LES FAMILLES.



Bernard Esambert.

Bernard Esambert a occupé de nombreuses fonctions prestigieuses, notamment celles de conseiller à l'Elysée, directeur du Crédit Lyonnais, président directeur-général de la Compagnie financière Edmond de Rothschild.

Touché de près dans sa vie par l'épilepsie de son fils, il crée en 1991 la Fondation (FFRE) qu'il préside aujourd'hui. Il dresse un panorama de la maladie et revient sur les objectifs de la fondation.

FINANCER LA RECHERCHE : UNE PRIORITÉ

« La fondation s'est intéressée à la recherche sur l'épilepsie en lançant des thèmes nouveaux de recherche que nous finançons par des collectes de dons ou de subventions. La recherche sur le cerveau est la plus complexe de toutes. En France, le virage vers la recherche publique sur le sujet vient à peine d'être pris. La FFRE a suscité un élan dans ce domaine, mais pour l'instant, la recherche n'a pas abouti à des découvertes spectaculaires. »

AIDER LES FAMILLES

« Le second objectif de la fondation est de soutenir les familles et les personnes malades en communiquant davantage sur cette maladie délaissée. La peur du regard des autres est un sentiment largement partagé. Les crises, par les absences qu'elles provoquent, isolent le

Bernard Esambert crée la Fondation Française pour la Recherche sur l'Épilepsie (FFRE). Son objectif : soutenir la recherche sur l'épilepsie et aider les personnes malades et leurs familles.*

patient. Sur le plan professionnel, cela n'est pas sans poser de problèmes car la personne met un certain temps avant de pouvoir se réadapter au travail. »

MODIFIER LE REGARD

« C'est une double maladie car le regard qui peut être compatissant pour d'autres maladies ne l'est pas pour l'épilepsie. Le patient qui fait sa crise en public a peu de chances d'être réinvité ensuite. La maladie ghettoïse. Ce qui pousse aussi des patients à la cacher, voire à être dans le déni. »

Des cas très variés. « On évalue à plus de 500 000 le nombre de personnes épileptiques en France. Le degré de handicap varie.

Certaines personnes font des crises tous les deux ou trois ans sans que rien ne change dans leur vie. Elles peuvent même conduire une voiture. D'autres au contraire peuvent devenir grabataires. Ca existe aussi. »

UN TRAITEMENT À VIE

« On ne guérit pas de l'épilepsie. Cependant, de nouvelles molécules permettent de traiter des effets de la maladie qui devient invisible aux yeux des autres. Pour les deux tiers d'entre eux, le traitement supprime les effets, mais malheureusement il ne marche pas pour le tiers restant, soit plus de 150 000 personnes pharmacorésistantes. »

FONCTIONNEMENT DU CERVEAU CHEZ L'ÉPILEPTIQUE

« Dans le cerveau, les milliards de neurones sont connectés et des courants vont dans tous les sens. D'un point de vue mathématique, il faut que les neurones continuent à fonctionner dans le désordre, dans tous les sens pour ordonner la pensée.

Chez la personne épileptique, c'est l'inverse qui se produit. Des centaines de millions de neurones sont synchrones, c'est-à-dire qu'ils vont dans la même direction. A ce moment-là, se produit une petite décharge électrique. Cette décharge pendant quelques millièmes de secondes est ravageuse. En résumé, c'est le passage du désordre à l'ordre qui perturbe le cerveau. L'épilepsie est ce qu'il y a de plus compliqué car on touche au fondamental. Et on ne comprend pas pourquoi aujourd'hui il y a cette désynchronisation des neurones. On attend beaucoup de la recherche ! »

Contact : FFRE

28, rue Tronchet - 75009 PARIS
www.fondation-epilepsie.fr

*L'épilepsie aussi appelé mal comitial est une affection neurologique définie par une prédisposition cérébrale à générer des crises épileptiques dites « non provoquées », c'est à dire non expliquées par un facteur causal immédiat.

DOSTOÏEVSKI : ÉPILEPSIE ET CRÉATION LITTÉRAIRE

Dostoïevski est sûrement l'un des épileptiques les plus célèbres et celui qui aura, à travers ses personnages, le plus écrit sur sa maladie. De nombreux critiques littéraires et médecins se sont plongés sur son cas, tentant d'identifier la maladie, et de comprendre le rôle qu'elle avait pu jouer dans la vie et l'œuvre de ce génie littéraire. L'épilepsie de Dostoïevski se déroulait de manière dramatique avec des crises de type grand mal : il bégayait un court instant, comme s'il cherchait ses mots et ouvrait sa bouche... Soudainement de sa bouche béante sortait un long cri étrange et il tombait inconscient à terre... Son corps se tournait et tressaillait sous l'effet des spasmes... Il est fort probable que ces crises soient des crises focales avec une généralisation secondaire ; Dostoïevski avait en effet avant ses crises une aura prolongée qui évoquait le bonheur. Cette dernière caractéristique de sa maladie lui faisait dire, au travers d'un autre personnage célèbre, Kirilov, l'athée mystique et suicidaire dans *Les Démons* : « Il y a des instants, ils durent cinq ou six secondes, quand vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle, vous l'avez atteinte. Ce n'est pas terrestre [...] Ce n'est même pas de l'amour ; oh ! C'est supérieur à l'amour. [...] Et une joie si immense avec ça !

Source : Recherche et Perspectives (FFRE)

L'ÉPILEPSIE : UNE BLESSURE INVISIBLE



Jean-Christophe BUISSON.

Père de Bérénice, Jean-Christophe Buisson, rédacteur en chef du Figaro Magazine, a été confronté à l'épilepsie, une maladie qu'il ne connaissait pas.

LE COMBAT DE BÉRÉNICE :

« Au début, j'ai eu peur, j'ai cru que ma vie allait changer. Prendre des médicaments matin et soir, ce n'est pas rien. Peu de gens connaissent l'épilepsie, et à l'époque moi non plus, alors je ne sortais plus, j'allais même jusqu'à me voir comme un « monstre », une « grande malade » : cette maladie était anormale, donc je l'étais. En grandissant, je me suis rendue compte que je ne devais pas me soumettre à ma maladie. J'ai recommencé à sortir, ne craignant plus les crises et leurs conséquences. Aujourd'hui, j'ai réduit mon traitement et je vis tout à fait normalement ma vie d'étudiante. » explique Bérénice.

Comment avez-vous appris l'épilepsie de votre fille ?

Jean-Christophe BUISSON : Bérénice est née en 1993. Elle était très bonne à l'école dans ses premières années, voire brillante pour son âge. De temps en temps, nous observions qu'elle était dans le vague, dans l'immobilité. Ce qu'on a pris pendant des années pour une forme de paresse. Quand vous avez une enfant âgée de huit ans, à qui l'on demande de débarrasser la table qui a les yeux dans le vide, on l'interprète naturellement comme un signe de paresse.

Nous pensions qu'elle faisait semblant de ne pas entendre. Vers 11 ans, elle déclare au médecin généraliste qu'elle a des absences. Alors que nous ne la croyions pas, le médecin l'envoie chez un neurologue qui diagnostique en effet une épilepsie.

C'est là qu'il y a un message à faire passer car nous n'avons pas pris la mesure de ce symptôme.

Quelles en ont été les conséquences ?

J.-Ch. B. : On lui a dressé un tableau juste, mais apocalyptique, qu'elle ne ferait plus

jamais de cheval (sa passion), plus de vélo etc. À ce moment-là, elle s'est moins impliquée à l'école. L'année de sa première, elle a fait une grande crise d'épilepsie à la maison qui a duré deux minutes. Puis, elle en a fait une autre au moment de passer son baccalauréat à l'oral. Elle a commencé à bégayer à la fin de l'oral, ce que le professeur a mis sous le compte de l'émotion et lui a mis une mauvaise note. En sortant de l'examen, elle a pris le métro et a fait une crise.

On aurait pu anticiper cela, si nous avions été alertés par le fait qu'avec le stress, une crise peut se déclencher. Il y aurait d'ailleurs là, je pense, quelque chose à améliorer concernant l'information de cette maladie.

Comment vit-elle aujourd'hui ?

J.-Ch. B. : Bérénice continue à faire des crises mais seulement la nuit. Elle a eu son bac et poursuit une école de pub en troisième année. Elle travaille dans une société où son patron est épileptique et réalise qu'il y a beaucoup d'autres personnes atteintes de cette maladie. Dans la culture notamment, de grands éditeurs, des hommes politiques aussi ... Pour n'en citer qu'un seul, César. Il a fait une crise d'épilepsie la veille de son assassinat. À l'époque Hippocrate appelait cette maladie « le mal sacré. »

Quel est le bon réflexe à avoir en cas de crise ?

J.-Ch. B. : Avant tout, écarter tous les objets qui peuvent blesser la personne. Il faut aussi mettre quelque chose dans sa bouche pour ne pas qu'elle morde sa langue. La crise est très spectaculaire mais pas dangereuse.

Bérénice peut-elle tout faire aujourd'hui ?

J.-Ch. B. : Sa maladie est un handicap, mais ne l'empêche pas d'avoir une vie normale.

Elle va sûrement passer son permis. La natation lui était interdite, mais elle s'est remise à nager. Elle prendra en revanche des médicaments toute sa vie et l'a accepté, ce qui ne fut pas toujours le cas. Est-ce contre la maladie qu'elle s'est révoltée pendant son adolescence ? C'est une question que je me suis souvent posée.

Une maladie qui ne se voit pas et qui projette la personne dans une normalité d'apparence. Elle n'en a que plus de mérite.

MES TROIS CLÉS VERS LE CHEMIN DE MON INSERTION : JE ME SOIGNE, JE ME BATS ET JE M'ENTOURE

Louis témoigne de sa schizophrénie



« J'ai 44 ans, je suis père de famille, je suis diplômé de l'ESCE et depuis 21 ans je me bats pour vivre avec ma schizophrénie, en alternant chaque année avec des périodes très difficiles et des moments de rétablissement qui m'ont permis de travailler.

Mon parcours d'handicapé psychique est très difficile et douloureux mais il est très formateur. Entre autres, j'ai réalisé que surmonter les obstacles de la vie est un combat qui n'est pas forcément une question de volonté et de capacité, mais bien un tout ou parfois la maladie est plus forte. Et c'est cela qui est très dur, parfois incompréhensible et injuste, d'autant qu'on ne récolte pas toujours ce que l'on sème.

La vie est donc combat et on ne peut l'aimer sans accepter de se battre.

Mais comment se battre quand la souffrance nous paralyse, quand les médicaments nous abrutissent, quand les médecins ne sont pas sûrs de ce qui ne va pas ?

Mais comment se battre lorsque l'on est régulièrement hospitalisé voire enfermé ? et que les autres nous tourment le dos quand ils n'ont pas un regard intolérant ?

Heureusement, j'ai pris conscience que j'ai le choix à chaque seconde de ma vie.

Et j'ai choisi de ne plus être dans le déni et d'accepter mon handicap, ce qui m'a enfin permis, après près de 20 ans de souffrance, de décider de construire une stratégie de rétablissement.

Sur ce point, je ne sais toujours pas ce qui rentre en jeu pour avancer cependant j'essaie.

Je prends la vie comme elle se présente en apprivoisant mon passé, en avançant petit à petit, un pas après l'autre et je me fixe des objectifs quotidiens.

En particulier, j'essaie de transformer mes émotions négatives en positives, de dépasser mes peurs, de mieux communiquer avec mon entourage, de prendre davantage les choses telles qu'elles sont sans les interpréter, de mieux valoriser mes atouts, notamment mon goût pour croquer la vie à pleine dents, ou avec celles qui me restent... car les neuroleptiques déchaussent les dents.

Sur ce chemin, la musique joue un rôle très important. Elle me permet d'avoir un espace de créativité et de liberté qui comble un vide que la schizophrénie creuse. Etre auteur-compositeur m'apporte une stabilité qui me structure.

Le travail sur moi-même, avec humilité mais beaucoup de persévérance, et

ce malgré les rechutes et les épreuves, me permet de rebondir à chaque fois que je tombe. On peut tomber plusieurs fois, se relever, retomber et un jour être stabilisé pour enfin pouvoir envisager le retour à l'emploi.

Pour cela le temps joue, la patience, les efforts ou tout ce qui ressemble à un travail pour mieux se connaître. Bien sûr, c'est plus facile à plusieurs que tout seul et je souhaite m'entourer de personnes bienveillantes et positives qui m'accompagnent sur ce chemin.

C'est comme cela que j'ai pris contact avec le Clubhouse qui m'avait été recommandé par une psychologue. J'y ai découvert des gens ouverts qui apportent un regard constructif sur l'homme que je suis. Je suis convaincu que ceci permet de me tirer vers le haut et m'aide à prendre conscience de mes compétences que j'oublie parfois.

Actuellement je suis en CDD dans une entreprise partenaire de l'association Clubhouse France. Pour l'instant tout va bien... Je ne sais pas quelles seront les suites mais au moins je travaille. »

POUR LEUR 12^{ÈME} ÉDITION, L'ASSOCIATION LES JOURNÉES DE LA SCHIZOPHRÉNIE PRÉSENTE DANS LES PAYS FRANCOPHONES S'ADRESSE AU GRAND PUBLIC AFIN DE DESTIGMATISER CETTE MALADIE QUI TOUCHE 1 PERSONNE SUR 100.

Le réseau de librairies Payot en Suisse s'est associé à l'événement, qui a eu lieu du 21 mars au 27 mars 2015 en proposant une autre lecture de la folie.

« Nous mettons en avant une communication autour de suggestions de lectures. C'est la 3^{ème} année que nous menons ce partenariat » explique Aurélie Baudrier, Directrice de la communication du réseau de librairies Payot en Suisse. La biographie et la bibliographie d'un auteur ne révèlent pas forcément que ce dernier est schizophrène. Certains auteurs sont cependant déclarés atteints de schizophrénie, le diagnostic étant tombé à leur époque. C'est le cas d'Antonin Artaud, de Robert Walzer, de Zelda Sayre et de Vaslov Nijinsky qui a écrit son autobiographie, «The Diary of Vaslov Nijinsky», dans laquelle il parle de sa maladie.

www.info-schizophrenie.ch

IPSEN S'ENGAGE AU CÔTÉ DE CLUBHOUSE FRANCE

Le groupe pharmaceutique Ipsen, en devenant cofondateur du Clubhouse Paris, mène une action novatrice en faveur du handicap psychique. Jocelyne Marsallon, responsable diversité d'Ipsen, explique les raisons de cet engagement.



Quels sont vos engagements du groupe en matière de handicap et de santé ?

Jocelyne MARSALLON : Depuis 2010, notre politique en matière d'intégration des personnes handicapées est basée sur quatre axes : le recrutement, le maintien dans l'emploi, les achats avec le secteur protégé et la sensibilisation des collaborateurs. Elle commence à porter ses fruits et le taux d'emploi des personnes handicapées chez Ipsen a progressé de 2 % à plus de 5 % en 4 ans. Depuis 2014, Ipsen bénéficie du premier accord handicap de la branche professionnelle des entreprises du médicament (LEEM). Cet accord de branche permet de mutualiser les actions et de les rendre plus efficaces.

Depuis quand menez-vous ce partenariat avec l'association Clubhouse France et qu'en attendez-vous ?

J. M. : Ipsen a souhaité s'investir sur le champ du handicap psychique en devenant cofondateur du premier Clubhouse en France, à Paris en 2011. En effet, nous avons été très intéressés par ce projet novateur. Le handicap psychique reste aujourd'hui un handicap qui fait peur en entreprise. Nous avons besoin de communiquer sur ce sujet au niveau de tous les acteurs concernés au sein de l'entreprise notamment auprès des services de santé au travail, des directions des ressources humaines et des managers. L'objectif est de leur donner les clefs afin d'aborder ces sujets plus sereinement. Les échanges avec l'association Clubhouse France ont été nombreux et riches depuis le début de notre partenariat. L'équipe de professionnels nous apporte son expertise et les témoignages des membres sont essentiels pour pouvoir comprendre et appréhender les cas que nous pouvons rencontrer. En 2014, Clubhouse France a effectué au sein du groupe une sensibilisation au handicap psychique. Moment d'échanges, d'écoute et de construction pour avancer ensemble et faire tomber les barrières.

Ipsen ET CLUBHOUSE FRANCE : « UN PARTENARIAT INNOVANT »

Entretien avec Céline Aimetti, déléguée générale de Clubhouse France.

Quelles sont les missions de l'association ?

Céline AIMETTI : Pour la première fois en France, nous expérimentons à Paris un modèle de lieu d'entraide de jour, non médicalisé, appelé « Clubhouse ». Ce modèle de réinsertion existe depuis plus de soixante ans dans trente pays et a obtenu des résultats très probants. Notre mission est à la fois d'aider les personnes fragilisées par un trouble psychique (tels que la bipolarité, la schizophrénie et la dépression sévère) à lutter contre l'isolement, à faciliter leur insertion sociale et professionnelle et lutter contre la stigmatisation. L'objectif est de leur redonner de la dignité et le pouvoir d'agir.

Avez-vous rencontré des difficultés au démarrage de ce projet ?

C. A. : Il y a cinq ans, lorsque nous avons démarché une centaine d'entreprises pour chercher un financement, nous avons essuyé beaucoup de refus. Elles avançaient comme raison qu'elles n'étaient pas prêtes et qu'elles avaient peur. Il faut noter qu'Ipsen a fait partie des cinq entreprises ayant permis la création de ce lieu. Nous lui en sommes très reconnaissants. Au total, ce sont près d'une vingtaine d'entreprises qui soutiennent notre action aujourd'hui.

Quels sont les premiers résultats du Clubhouse Paris ?

C. A. : Nous restons humbles devant l'ampleur des besoins. Cependant, à la mesure de notre expérimentation, près de 30 % des soixante-dix membres du Clubhouse Paris ont accédé à un emploi, une formation ou un stage dans les vingt-quatre derniers mois.

Quels sont vos projets ?

C. A. : Nous voulons formaliser un modèle à la française et arriver à cent cinquante personnes, puis nous développer en France. On sait que le sujet du handicap psychique touche de plus en plus de personnes et qu'il faudra avancer sur cet enjeu de société.

Contact : www.clubhousefrance.org

NELLY, MEMBRE DU CLUBHOUSE PARIS :

« Le Clubhouse est un lieu où l'on peut parler librement. Avant, j'allais toujours tout droit, à fond jusqu'à ce que je tombe et je recommençais [...] J'étais dans un déni total. J'allais jusqu'au bout de mes limites [...] J'attendais d'exploser ou d'imploser. Aujourd'hui, je me rends compte qu'il faut en parler pour que les entreprises puissent installer un aménagement qui tient compte des troubles que l'on a. »



Inauguration Clubhouse Paris.

GUY CRESCENT : UN BÂTISSEUR HORS NORMES

Atteint de poliomyélite trois mois après sa naissance, Guy Crescent était condamné par la médecine à ne vivre que quelques années. Pourtant, il deviendra le président de l'entreprise Calberson et sera particulièrement actif dans le monde associatif. Nous avons rencontré son fils, Bruno Crescent. Il nous livre un témoignage fort sur la vie de son père.

Comment est apparu le handicap de votre père ?

Bruno CRESCENT : Guy Crescent est né en 1920. À l'âge de trois mois, on lui a diagnostiqué une poliomyélite. C'est le choc. Il se souvient, très jeune, avoir été reçu par un médecin parisien réputé. Après la consultation, il est resté dans la salle d'attente attendant au cabinet. Il entend alors, atterré, le médecin dire à sa mère qu'il est condamné et qu'elle doit s'y préparer. C'est à ce moment-là qu'il va refuser le destin et qu'il décide de se battre. Cette maladresse épouvantable est peut-être ce qui lui a sauvé la vie. C'est l'acte 1.

Où en étaient les traitements de la polio en 1920 ?

B. C. : En France, les traitements étaient embryonnaires. Mais en Suisse, à Lausanne, il y avait la clinique spécialisée du docteur Nicaud, un célèbre ostéopathe. Mon père y restera de huit à douze ans avec sa grand-mère et y accomplira un travail de rééducation extraordinaire. Il lui arrivait souvent, après la fermeture de la piscine, de nager alors qu'il n'y avait plus personne et qu'il était dans le noir.

Comment a-t-il vécu sa scolarité ?

B. C. : Il rentre à Paris à douze ans pour y suivre une scolarité normale. Il réalisera des études de qualité. Naturellement, son problème de mobilité lui rendra la vie plus difficile qu'à ses camarades.

Comment son handicap a-t-il évolué ?

B. C. : Jusqu'à l'âge de 14 ans, il se meut très difficilement, car il est lourdement appareillé. Vers l'âge de 22 ans, il quitte tous les appareils orthopédiques et réussit à marcher avec des cannes. Cependant, il boite énormément. Vers ses 65 ans, il a de nouveau besoin d'un appareil orthopédique sur sa jambe atrophiée. Il passera ses deux dernières années en fauteuil roulant et disparaît à 76 ans, d'un cancer au poumon.

Quel a été son parcours ?

B. C. : Il voulait commencer des études de droit pour devenir avocat. Mais son père, qui était dans le transport, a voulu que son fils travaille dans le même secteur. Il est



Guy Crescent.

rentré dans l'entreprise de transport routier Calberson. En 1950, il vit plusieurs tragédies consécutives. La même année, son frère se noie en sauvant son fils en mer. Mon père prend alors la direction commerciale qu'occupait son frère dans la société. Trois mois plus tard, mes deux frères aînés, âgés de 3 et 2 ans, se noient dans un bassin. Mon père se réfugie alors dans le travail... Ce n'était pas un homme d'argent. C'était un excellent meneur d'hommes qui voulait faire grandir son entreprise. En 1962, il en devient PDG et la développera magnifiquement.

« C'est en me traînant sur le sol, parce que je ne pouvais pas marcher, que j'ai sauvé ma vie. Avec l'orgueil qui m'a poussé à ne pas accepter, avec l'espoir de rencontrer la solution auprès des autres. L'orgueil, l'espoir. »

Extrait de la biographie de Guy Crescent, « Ma vie que je vous souhaite » chez Fixot.

Votre père était très engagé dans l'associatif. Quelles ont été les grandes étapes de cet engagement ?

B. C. : Il a aidé de nombreuses personnes. Il appelait « ses frères de souffrance », les personnes handicapées. À une époque où les clubs de foot parisiens avaient disparu, il est intervenu auprès de Jacques Chirac, maire de Paris, et du président de la fédération de football, Fernand Sastre, pour créer le Paris Saint-Germain. Il organisera aussi les Jeux mondiaux d'hiver des handicapés

physiques. Il fondera le Rotaract, le Rotary pour les jeunes, et dirigera l'association SOS amitié. Il s'est investi également dans la réinsertion professionnelle d'anciens drogués, dans le cadre de la Fondation Michel Platini. Avec l'association Banque de la Vie-Recherche Cancer, il réunira des fonds pour équiper des hôpitaux.

Aujourd'hui les Prix Guy Crescent perpétuent sa mémoire en soutenant des initiatives en faveur du handicap. Ils sont décernés par la Fondation Geodis, qui est désormais intégrée dans la Fondation SNCF.



Bruno Crescent.



Mon handicap n'est pas visible
au premier coup d'œil...

Et je suis fier que mes clients
ne voient que mes compétences.



MISSION HANDICAP

Accompagnement, adaptation du poste de travail, tutorat... BNP Paribas met tout en œuvre pour réussir votre intégration au sein de ses équipes. Vous aussi, soyez fier de mettre vos compétences au service de nos clients.

Envoyez votre candidature à missionhandicap@bnpparibas.com



BNP PARIBAS

| La banque d'un monde qui change

Rendez-vous sur recrutement.bnpparibas.com

TOUS DIFFÉRENTS, TOUS UNIQUES !

PLUS DE **750**
COLLABORATEURS
EN SITUATION DE HANDICAP

& un **taux d'emploi**
de **6,15%***



Pour nous, seuls les compétences, l'envie et l'état d'esprit font la différence !
Depuis plus de 20 ans, la Société ATAC accompagne tous les talents grâce à son Programme Handicap, tant dans les actions de recrutement que dans la sensibilisation ou le maintien dans l'emploi de ses collaborateurs.



AuchanSuper

programmehandicap@atac.fr • www.simplymarket-handicap.fr
www.simply-market-carrieres.fr

* Taux d'emploi au 31/12/14

CSINI : SPORT ET RECONSTRUCTION



Thierry suit Antony, son moniteur.

L'objectif de ce stage organisé à Bessans, dans la vallée de la Maurienne, par le Cercle Sportif de l'Institution des Invalides, est d'intégrer le sport comme un élément de réparation. Tant sur le plan psychologique que physique. « Ma priorité est d'aider les militaires blessés à se reconstruire et à favoriser la réadaptation des personnes handicapées. Le stage permet à chacun de retrouver le plaisir du sport sans esprit de compétition, à la juste mesure des possibilités de chacun », explique le capitaine Personne qui a pris la direction du CSINI il y a quelques mois.

Le temps d'une semaine, chaque participant est suivi par un moniteur chargé de veiller au bon déroulement du stage. Antony, guide de montagne, accompagne pour la première fois Thierry, non-voyant. Il retient de cette expérience une grande satisfaction : « Je me sens très utile. Je guide à la voix et il me fait confiance. C'est une super expérience que je renouvellerai l'année prochaine. »

Que ce soit en ski de fond ou en ski de piste, l'effort physique alimente la relation du duo et la renforce au fil des jours. Les personnes se comprennent à demi-mot. La complicité qui s'est installée au cours du stage prouve que l'objectif est atteint. De son côté, Thierry reconnaît cette année être en parfaite symbiose avec Antony, son moniteur de ski.

Chaque année, le Cercle sportif de l'institution des Invalides (CSINI) organise un stage de ski. En janvier dernier, des blessés militaires et des personnes handicapées visuelles y ont participé. Initialement réservé aux militaires, le CSINI s'est ouvert dès 1968 aux personnes handicapées physiques en Île-de-France.

Blessés militaires en reconstruction

Aux côtés des personnes déficientes visuelles, des blessés militaires étaient présents pendant la semaine. Ces militaires sont rentrés d'opérations extérieures avec un membre amputé ou parfois paralysés. Certains souffrent d'une blessure invisible, un syndrome post-traumatique. Le sport intervient alors pour soigner, pour se reconstruire et pour réapprendre à vivre.

C'est le cas de Laurent, amputé des jambes et appareillé de prothèses. Il effectue son premier stage depuis son accident survenu lors d'une mission en 2012.

Son état d'esprit combatif l'aide dans sa reconstruction et le sport en fait partie, il le sait bien : « Le sport est un état d'esprit, si on en fait tout le temps, on peut s'endurcir. Dans l'évolution de la maladie, tous les médecins le disent, le sportif guérit plus vite. Le handicap ne m'a pas changé, mais c'est l'image qu'il renvoie qui est difficile à accepter ».

Son moniteur Patrick, chasseur alpin, connaît Laurent depuis 30 ans. Il constate avoir plus appris à ses côtés en quelques jours, plutôt qu'en lisant tous les livres sur le handicap.

César, âgé de vingt-sept ans, est devenu tétraplégique en opération. Le stage de ski est pour lui un moyen unique de redécouvrir des sensations. En ski tandem, il est en toute sécurité avec une monitrice qui, faisant corps avec lui, l'entraîne sur les pistes. Pour une personne tétraplégique, c'est une occasion unique et exceptionnelle de se mouvoir et de redécouvrir des sensations du corps.

« On a la même sensation qu'un passager moto avec la vitesse. Les deux stages m'ont ouvert les yeux sur le monde des possibles, plus large que ce que je croyais auparavant. Aujourd'hui j'ai décidé

de recommencer mes études à Sciences Po », dit-il enthousiaste. César réside aujourd'hui à l'institution des Invalides (INI). Ce projet de vie adapté pour César qui inclut soin et études est mis en avant par la directrice de l'institution, Bénédicte Despretz.

« Notre objectif est que César puisse sortir de l'institution des Invalides, qu'il se retrouve avec ses pairs, au sein d'un groupe. Nous concevons un programme sur-mesure en partant du projet de soin et du projet de vie du patient ou du pensionnaire. C'est ce qui s'est passé au stage de ski, où il était parmi une communauté soignante et militaire. C'était la seconde fois pour lui », explique Bénédicte Despretz.

« Dans un premier temps ils étaient tous en groupe, mais rapidement la monitrice de ski a pris de la vitesse et ils ont skié tous les deux. Il avait entièrement confiance en cette professeur qu'il connaissait déjà. Alors qu'ils étaient sur des descentes de l'extrême, César, malgré son lourd handicap, s'est senti en sécurité. Il a dépassé ses difficultés. »

« Au retour du stage, poursuit la directrice de l'institution, nous travaillons sur les souvenirs du patient et à sa prochaine sortie. Dès son retour, César enchaîne avec ses cours, dans le cadre du projet Soins-Études qu'il a commencé en septembre. Une façon de lever des barrières du handicap. »



César en ski tandem avec sa monitrice.

ISOR* LANCE SON PREMIER CERCLE DE CURIOSITÉ

C'est une première pour l'un des leaders en France de l'hygiène et de la propreté. Ce premier cercle de curiosité, construit sur le modèle d'une conférence-débat autour d'un thème porteur et novateur, a été lancé le 12 février dernier.



Laurence LEGRAND.

« Nous avons souhaité créer les cercles de curiosité sur une idée simple. Faire se rencontrer les acteurs stratégiques et opérationnels de l'entreprise pour réfléchir et innover autour de thèmes développés par deux intervenants. Chaque participant est invité à participer », explique

Laurence Legrand, attachée de direction grands comptes/communication institutionnelle d'ISOR.

Au programme du premier thème de la conférence, Emmanuel Chansou, directeur exécutif du Gesat, a présenté le concept de société inclusive. Ce concept tend à se développer de plus en plus parce que les économies occidentales sont confrontées aux défis du vieillissement de leurs populations. Mais aussi parce que la responsabilité sociale et environnementale est un objectif vers lequel tendent, de plus en plus, les acteurs économiques. Le but étant de répondre à la demande de leurs clients, de leurs salariés, de leurs

actionnaires et des autorités de réglementation.

Dans ce contexte, la capacité d'une entreprise à intégrer la différence peut être comprise, non comme une contrainte, mais comme un levier d'innovation. Intégrer le handicap, sous toutes ses formes, pas seulement le handicap moteur ou sensoriel, c'est donner l'occasion à un acteur économique de tester sa capacité à agir dans le contexte d'une société inclusive.

Les acteurs économiques qui seront demain positionnés comme leaders, dans ce que l'on nomme déjà la « Silver économie », seront ceux qui auront su être performants sur la question du handicap. Le projet de TGV du futur en est l'exemple. Un TGV adapté à une société où la part des personnes de plus de 80 ans aura doublé en quinze ans, se conçoit maintenant. Cela vaut pour l'industrie du transport, mais aussi pour les industries du service.

Le secteur du travail protégé et adapté est une illustration, d'une part de cette société inclusive, et d'autre part de ces nouveaux cycles de coopération et d'innovations économiques. Les ESAT (ex-CAT) et EA (Ateliers protégés) ont une double mission :

insérer de manière durable par le travail des personnes en situation de handicap et développer une activité économique rentable.

La législation française, qui impose aux entreprises privées et publiques un taux d'emploi de 6 %, a intelligemment permis que les flux économiques entre les entreprises et les ESAT& EA puissent être valorisés au titre de l'Obligation d'Emploi de personnels handicapés jusqu'à concurrence de la moitié de 6 %, c'est-à-dire 3 %.

En développant une offre de co-traitance avec le STPA*, ISOR accompagne la montée en compétences des ESAT& EA, la sécurisation des parcours d'insertion par le travail des travailleurs handicapés, ouvre un champ large de potentialités de formation et d'emplois en milieu classique.

ISOR travaille actuellement en co-traitance avec le STPA* notamment pour le compte de STERIA. D'autres projets sont à l'étude avec de grands donneurs d'ordre.

* Secteur du Travail Protégé et Adapté.

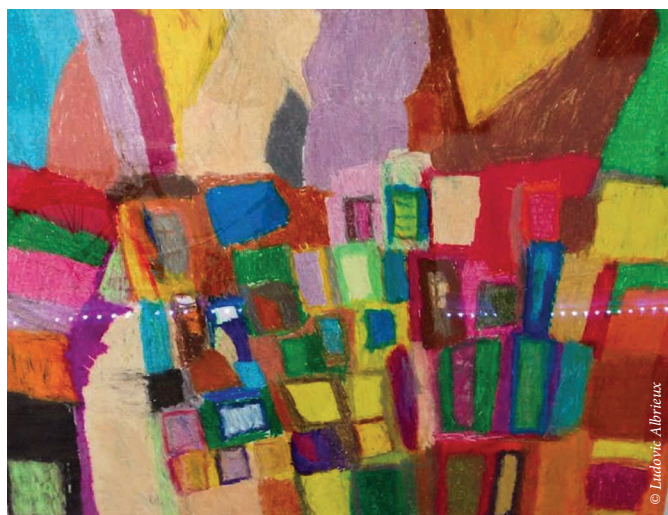
** ISOR est l'un des leaders en France de l'hygiène et de la propreté.*

L'APEI MET EN AVANT LA CRÉATIVITÉ

L'association l'Apei organisera en septembre prochain, à la mairie de Colombes, une exposition d'œuvres réalisées par des personnes en situation de handicap.

Parmi eux, Ludovic Albrieux dont le travail artistique participe à montrer que l'art est un moyen de communication et une courroie de transmission. « Je suis content de montrer mon travail afin de le partager et que l'on me connaisse mieux ; mes peintures sont des petits morceaux de ma vie », précise-t-il.

Sylvie Kaptur Gintz, art-thérapeute et artiste, accompagne Ludovic Albrieux depuis l'âge de 13 ans ; il en a 27 aujourd'hui : « Ludovic, de par son handicap, a des difficultés à s'exprimer avec les mots », explique l'art-thérapeute. « Il lui a fallu du temps, mais il a appris à s'exprimer à travers ses peintures. Avant il pensait qu'il n'était pas capable de le faire. Ce que je trouve émouvant c'est de suivre son évolution. Il exprime ses idées sur l'amour, sur la vie dans ses peintures de façon naturelle et spontanée. »



Sans titre, 2014. Pastel gras sur papier.

HANDIEM : LES ENTREPRISES DU MÉDICAMENT SE MOBILISENT



Céline GRELIER

Handiem est une association paritaire née en 2010 d'un accord de branche regroupant 230 entreprises du médicament. Céline Grelier, en charge de l'association, évoque le bilan et les nouveaux objectifs de l'association.

2014 a été l'aboutissement de votre premier accord. Quel bilan faites-vous de ces trois dernières années ?

Céline Grelier : Nous avons passé la barre des 400 contrats signés un an avant l'échéance. Notre taux d'emploi a progressé de 1,69 % à 2,91 %. C'est le fruit d'un travail commun d'une part entre les managers, d'autre part entre les correspondants Handicap, les partenaires sociaux et les responsables Santé au travail. Forts de notre expérience, nous allons poursuivre avec notre deuxième accord et continuer à faire bouger les lignes.

Pouvez-vous nous présenter vos priorités en 2015 et vos nouveautés ?

C. G. : L'un des axes forts du nouvel accord est le maintien à l'emploi au travers de bilans professionnels, de diagnostics et d'aides que nous proposons. Nous favoriserons la formation des jeunes

candidats par le biais de contrats de qualification, d'apprentissage, de certificats de qualification professionnelle (CQP) permettant de les accompagner vers une intégration durable dans l'emploi. Par ailleurs, nous souhaitons augmenter de 30 % le recours au secteur protégé et adapté.

Un autre volet de notre accord concerne le handicap psychique. Nous sommes dans la phase de réflexion. Il s'agira, dans les prochains mois, de proposer des accompagnements spécifiques pluridisciplinaires pour les salariés touchés par ce handicap. Et de les aider dans le maintien dans l'emploi.

Enfin le fonds social de solidarité, qui était jusqu'alors réservé aux salariés en situation de handicap, est ouvert désormais aux ayants droit des salariés. Ce fonds peut être sollicité pour répondre à des aides exceptionnelles qui ne sont pas forcément liées à l'emploi.

Rejoignez la bourse à l'emploi : www.Handiem.org



HANDIEM
Handicap Entreprises du Médicament

L'ambition de repousser encore les limites

Grâce à la mobilisation de l'association, de ses relais, de tous les acteurs de la branche, les principaux engagements de l'accord sont tenus :

- Un taux d'emploi en progression de 1,69 à 2,91 %, soit une augmentation de **72 %** en 4 ans,
- Près de **580*** contrats signés avec des candidats en situation de handicap,
- **300*** accompagnements personnalisés (aménagement de postes, formations, transports adaptés...),
- **230*** relais internes formés (membres des Instances Représentatives du Personnel, acheteurs, Correspondants Handicap, Responsables Ressources Humaines...).

* Chiffres arrondis.

Avec près de 100 000 salariés et 270 entreprises, les Entreprises du Médicament représentent le premier secteur industriel en France mobilisé collectivement pour l'emploi et l'insertion des personnes en situation de handicap.

Osez la rencontre ! www.handiem.org



LOUIS SOUTTER ET VICTOR HUGO : DEUX HOMMES, DEUX DESTINS

L'hôtel de Rohan-Guéménée, où Victor Hugo vécut de 1832 à 1848 dans l'appartement du second étage, est devenu aujourd'hui le musée Victor Hugo. Il accueille l'exposition « **Louis Soutter – Victor Hugo, Dessins parallèles** » du 30 avril au 30 août prochain.

Pour Gérard Audinet, directeur de la Maison Victor Hugo, cette nouvelle exposition s'inscrit dans un dialogue entre Victor Hugo et la modernité. « *Il faut bousculer l'image d'un vieil homme à la barbe blanche de la Troisième République et surprendre le public.* »

La rencontre est inédite entre l'un des plus célèbres écrivains français et un violoniste suisse, Louis Soutter, placé sous tutelle dans un hospice. D'emblée, tout semble les opposer. L'un est reconnu de tous, couvert de gloire, l'autre est incompris, rejeté et placé sous tutelle.

Mais au-delà des apparences sociales, ils vivent de façon obsessionnelle la création par la pratique d'un dessin visionnaire, hors-norme et intemporel. On ne peut s'empêcher également de noter un lien plus obscur et plus intime entre les deux hommes. Victor Hugo sera affecté par la maladie mentale de sa fille et de son frère, sans toutefois la dévoiler dans ses œuvres. De son côté, l'état psychique de Louis Soutter bascule après un divorce difficile qui l'oblige à quitter les États-Unis, pays où il s'était installé.

À son retour en Suisse, ce dernier travaille à Genève comme violoniste, mais sombre peu à peu dans la dépression. Ses excentricités vont l'entraîner dans une vie de vagabondage, jusqu'à ce que sa famille décide de l'interner à l'Asile du Jura à Ballaigues.

Auteur d'une thèse sur Louis Soutter, Michel

Thevoz, ancien conservateur de la collection d'art brut de Lausanne, ne se prononce pas sur un diagnostic précis de sa maladie, mais admet la réelle instabilité de l'artiste : « *Louis Soutter a été secoué par des contradictions extérieures. Il venait d'un milieu traditionnel vaudois et il a dû s'adapter à un tout autre monde à son arrivée*

« *Vivre n'est que d'aller de son corps au néant, de la forme à la nuit, du sens à l'oubli...* »

Louis Soutter.



Parvis de Louis Soutter, 1937, encre noire.

aux États-Unis. Celui de l'entreprise, de la rentabilité et de l'argent. On a à faire à quelqu'un qui vit une rupture mentale au diapason d'une rupture historique, ce qui la rend prodigieusement expressive.»

Doté d'un fort instinct de survie, la création lui permettra de supporter cet univers clos entouré de vieillards, alors qu'il n'a que 52 ans à son arrivée. Il dessinait au crayon, à l'encre ou à la plume. Sa production évolue : on distingue trois époques : les dessins de 1923 à 1930 sur des cahiers d'écolier, les dessins dits « maniéristes » de 1930 à 1937, et enfin les peintures au doigt des années 1937-1942.

À cette époque, il ne pouvait plus tenir de crayons et sa vue avait baissé.

« C'est cette dernière période des dessins au doigt qui intéresse particulièrement le marché de l'art aujourd'hui. Même si les dessins antérieurs sont sous-valorisés », regrette Michel Thevoz.

Louis Soutter est enfin reconnu pour son talent. Considéré en son temps comme « malade », il est devenu un des artistes majeurs de l'art moderne. Cette consécration tardive vient renforcer l'idée que parfois, le temps est utile pour corriger les injustices.

Maison de Victor Hugo : 6, place des Vosges, Paris IV, labellisée Tourisme et Handicap.
www.maisonsvictorhugo.paris.fr

28^{ÈME} EDITION DU PRIX TURGOT RÉCOMPENSE LE MEILLEUR LIVRE D'ÉCONOMIE FINANCIÈRE

Le Prix Turgot, rendez-vous annuel de la littérature économique et financière, contribue au rayonnement de la pensée économique et francophone. Ce 25 mars dernier, à Bercy, Michel Sapin a proclamé le palmarès du prix présidé par Jean-Louis Chambon.

- **Lauréat Prix Turgot 2015** : Jacques Mistrail pour son ouvrage « Guerre et Paix entre les monnaies », aux éditions Fayard ».
- **Le Prix du Jury** : Frédéric Burguière pour son ouvrage « Institutions et pratiques financières au Japon », chez Herman.
- **Le Prix Spécial FFA-Turgot de la Francophonie** : Président Abdou Diouf pour son ouvrage « Passion francophonie », aux éditions Bruylant.
- **Grand Prix d'honneur 2015** : André Levy-Lang, président de l'Institut Bachelier, recevait un grand prix d'honneur pour l'ensemble de son œuvre.

LE PROGRÈS C'EST UN MÉTIER D'AVENIR

EDF S'ENGAGE POUR L'ÉGALITÉ DES CHANCES ET L'INTÉGRATION PROFESSIONNELLE DES PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP

Plus de 3 000 salariés en situation de handicap mettent leurs compétences au service d'EDF et évoluent dans des métiers très variés (industrie, commerce, informatique, etc.). EDF recrute chaque année, en France, plus de 200 personnes en situation de handicap, en CDI ou en contrat d'alternance. Vous avez rendez-vous avec le progrès, rejoignez-nous sur edfrecrute.com

si Paula et David profitent pleinement
du très haut débit c'est grâce à Anne,
chargée d'études chez Orange et en
situation de handicap



Chez Orange, seules vos compétences font la différence.
Nous recherchons des talents de tous horizons pour simplifier
la vie digitale de nos clients partout dans le monde. Toutes nos
offres sont accessibles aux personnes en situation de handicap.

rendez-vous sur orange.jobs/handicap

